

Vie des Arts

La clarté photographique de Michel Pellus

Jean-Jacques van Vlasselaer and Barbara Larivière

Volume 27, Number 109, December 1982, January–February 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54385ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

van Vlasselaer, J. & Larivière, B. (1982). La clarté photographique de Michel Pellus. *Vie des arts*, 27, (109), 32–33.

Entre le réel et l'imaginaire, Pellus livre un combat. L'atmosphère ouatée de ses tableaux trahit un désir profond d'échapper à la grisaille du quotidien. Quelles sont les clés de ce cri feutré?

La clarté photographique de Michel Pellus

Jean-Jacques van VLASSELAER
avec la collaboration de Barbara Larivière



1. Michel PELLUS
Punny's Dream.
Huile sur toile; 50 cm 8 x 76,2.
2. *Hommage à Picasso.*
Huile sur toile; 76 cm 2 x 101,6.
3. *Hommage à Dali.*
Huile sur toile; 76 cm 2 x 76,2.

Que pense-t-on voir en plongeant le regard dans les toiles de Pellus? Des tripes à l'air, saignant de partout? Une dénonciation pétant de colère? Une mise en accusation de cette société dont «il se sent étranger, exclu, rejeté même»? Une première impression fait voir le contraire: une atmosphère ouatée où les couleurs pastel répondent aux rondeurs caressantes. Là, tout n'est que délicatesse, calme et volupté, visions *soporifiées*, béatitude d'espaces paradisiaques, air non pollué, rêves réalisés, instants intemporels, sourires, gestes tendres, animaux fraternels, regards aussi clairs que les faux nuages immaculés...

Et en un foudre-lien, Michel Pellus, corrélation du réel et de son imaginaire. Pellus fébrile, irritable, Pellus angoissé, et dont l'angoisse serait révélatrice de l'existence tandis que le pinceau projette un songe affamé de pureté, nourri par un subconscient assoiffé de vie.

Nous savons que l'image opère la sublimation de la réalité, qu'elle l'épure, la raffine, la condense ou la déploie. Par ricochet perceptuel et par projections reflétées, l'illusion traduit la réalité profonde de la vie. Ainsi, la peinture, le geste pictural de Pellus, livre, de toile en toile, un antidote à l'horreur, au stupre, à la folie, aux déchainements, à l'ignominie, à la boue, au sadisme,

au masochisme, à l'odieux humains. Rien de l'abîme; rien qu'une montée. Comme cette route serpenteuse qu'empruntent deux filles fraîches menant au château de rêve, tel que nous le présente le *Cliché*, devenu cliché de l'œuvre du peintre mont-réalais.

Justement, l'évidence n'est-elle pas désarçonnante, la façon ne charrie-t-elle pas la contrefaçon? Art-jeu, rien que jeu, que par nécessité, débite un talent formidable, coincé par l'existence? Oui et non. Oui, parce que carte d'atout de ce réaliste frappé d'ostracisme, réclamant sa dette à une société *carcérale*. Non, parce que, malgré le divertissement du monde, itinéraire personnel, produit d'une effervescence intérieure, d'une intuition de l'équilibre des formes et des couleurs. Déchiré entre le maniérisme-jeu et l'écriture de survie, la peinture pour Pellus est essentielle. Comme le personnage souffre de son va-et-vient incessant entre la vie et l'existence. L'hédoniste répond au promoteur, le peintre généreux à l'homme d'affaires têtue, l'arracheur de songes à cet existentialiste égaré dans les années 70, le décorateur de l'environnement idéalisé au cynique implacable des relations quotidiennes. «Ne rien faire», ne fait que rêver celui qui «ne peut vivre sans peindre». Ne pas devoir peindre pour vivre...

Est-ce pourquoi les œuvres commandées, les portraits surtout, le meurtrissent? Et toute blessure en lui se métamorphose en rejet. Rejet en second plan du Pellus-rêve. Restera l'étourdissant technicien. Ainsi, ce portrait d'avocat, trônant dans son étude, debout... devant - en discret fond de toile -, une peinture-paysage de... Pellus. Deux mondes se croisent, s'effleurent à peine; chacun cloisonné dans le sien. Même *Problématique*, créée à l'occasion du centième anniversaire de naissance d'Albert Einstein, montre le savant dans son bureau, songeur devant un être miraculeusement plié dans un tonneau... avec derrière lui une toile de Pellus qui en dit plus long sur le mouvement de la réflexion que l'attitude du savant.

Est-ce la mesure de participation du paysage pellusien qui indique l'implication réelle? Sont-ce les bouffées de merveilleux d'un jardin imaginaire (comme on le dirait d'un musée...) qui marque sa présence? N'est-ce pas l'éternel dilemme des commandes? Mozart ne composa-t-il point pour le prince évêque Colloredo, pour le prince électeur Karl-Theodor, l'empereur Joseph II? Les multinationales ne renflouent-elles pas les caisses de notre culture plus ou moins vivante? Rubens ne produisit-il pas entre autres vingt-quatre immenses tableaux pour célébrer le mariage de Marie de Médicis et d'Henri IV? Mozart, Rubens ne sont-ils pas restés eux-mêmes?

Mais revenons au paysage pellusien et à ses personnages doucement romantiques, êtres présents et distants. Plus nature au début de son itinéraire, plus éthérés ensuite, presque absents aujourd'hui. Qu'à cela ne tienne: ils s'imposeront peut-être de force au prochain virage de son évolution. Parallèlement, les couleurs initiales sombres se sont réfugiées en de plus éclatants pastels, dont la juxtaposition laissent perplexes les coloristes académiciens.

L'atmosphère deviendrait-elle trop mielleuse, les jeunes filles ressembleraient-elles comme des soeurs incestueuses à celles de David Hamilton? Déjà Pellus se détourne de l'acquis, se lance, bride abattue, dans les portraits de chevaux, peint une série de pur-sang trottant, galopant, éclatant de fière beauté.

Entre-temps trois tableaux en hommage à trois grands peintres de ce siècle auront vu le jour; ce Picasso plus vivant que jamais, qui se découpe nettement sur l'avant-plan, conversant avec deux de ses créatures-crétations, en vacances dans un jardin d'infra-monde; ce Chagall émerveillé devant le mouvement des êtres sortis de son imaginaire, plus intégrés dans la peinture du Montréalais; ce Dali, malicieux et hautain, en contrepoint avec ses symboles.

Son style, lui, possède une clarté photographique, un mouvement mélodieux; pourtant, l'univers qu'il crée dans ses toiles n'a jamais pu être mis sur pellicule. Un «réalisme subjectif», comme il aime l'appeler, bien que le vocabulaire plus académique le qualifierait de réalisme fantastique, héritier d'un surréalisme non historique mais libidinal.



Un ciel déchiré, un cheval transparent et des boules déguisées en végétation, en nuages, mettent en perspective des dessins quasiment linéaires. La surface de la toile ne nous divertit pas du contenu; nous sommes aspirés dans un univers harmonieusement suave, câlin et sensuel. Chaque trait de pinceau disparaît dans le fondu de sa texture. Si les couleurs des premières peintures étaient plus subjuguées, plus assourdies, plus amorties, celles des dernières éclatent en une orchestration des tons les plus brillants, comme dans la *Symphonie triptyque* où les trois panneaux projettent une véritable symphonie fantastique engloutissant ce premier baiser dans sa dévorante fête bariolée. Ce coup d'œil, ce geste de l'abandon le plus vrai, ce visage lisse, ces sourires de dentifrice signent l'idéalisme de l'homme pellusien. Serait-ce, en images, l'Amérique poussée à bout de son innocence pervertie? Un rêve du bout d'un monde? Du monde? Et repêché au bord d'une enfance?

Quoi qu'il en soit, le Pellus consistant, insistant, sa signature, celui des enfants-géants, des enfants-guides, des enfants-énigmes, des chiens, des chevaux fraternels, des jeunes filles en fleurs, beautés élégantes à l'innocence dévastatrice, visages sereins mais volontaires, celui des paysages aux conifères stylisés, aux arbres en grappes, aux nuages en boules de coton, aux formes rondes, sphériques, vulveuses, aux fleurs en trompes, c'est Michel au pays des merveilles, c'est le regard d'un Robinson échoué à l'aube de l'univers, c'est le Gulliver-Grimm des paradis artificiels, c'est la réalisation sensuelle d'un certain docteur Freud.

Son cri, puissant puisque ouaté, son coup de poignard magique dévoilent, en deçà et au delà de la grisaille du quotidien, un avenir embryonnaire. Si l'art contemporain souvent ne reflète que les données de la technicité, de la technologie, l'univers de Michel Pellus en constitue la fuite, inconsciente peut-être, mais éclatante. Plus réelle aussi, parce que conçue à partir de celle-ci. Intégration-possession, transformation-rejet: la boucle sera bouclée. De l'effervescence naîtra la quiétude. Des contradictions existentielles, l'idée fixe poétique.

Le rythme effréné avec lequel il a peint pendant les années d'isolement autant qu'après, nous laisse déjà plus de trois cents toiles importantes. Et cela, bien avant d'avoir atteint la quarantaine. La question reste: saura-t-il se renouveler ou ne pourra-t-il, à un moment donné, que se reproduire, comme De Chirico, comme Delvaux? Parce que lorsque tarissent le désir ou la révolte, le symbole peut se muer en cliché et l'idée fixe poétique se scléroser.

